28e DIMANCHE ORDINAIRE A
Dimanche 11 octobre 2026

C'est la quatrième fois de suite que la liturgie dominicale souligne l'insistance de Jésus pour que les juifs, premiers appelés, soient aussi les premiers élus, devenant ainsi les aînés d'une multitude de frères. Or dans les paraboles de S. Matthieu, dimanche après dimanche, alors que se déploie l'allégorie de la vigne, nous voyons leur attitude se durcir. Les ouvriers premiers appelés récriminent lorsqu'ils voient ceux de la onzième heure recevoir le même salaire qu'eux. Le fils aîné qui avait accepté d'aller travailler à la vigne de son père se récuse tandis que le cadet qui avait initialement refusé finit par y aller. À mesure que la vigne vient à maturité le refus se précise et la scène se fait plus dramatique. Les vignerons récalcitrants, au moment des vendanges, radicalisent leur opposition et finissent par assassiner l'héritier, meurtre qui prélude à leur éviction. Le dernier acte de la pièce se joue aujourd'hui.

Le cycle de la vigne s'achève : le raisin est devenu du vin. Nous en sommes aux noces, à des noces royales car le fils, aujourd'hui, est fils de roi. Noces où coulent à profusion ces « vins capiteux et décantés » qui ajoutent à la joie des convives. Noces qui suggèrent à la perfection le bonheur. Car qu'y a-t-il de plus désirable sur terre que d'éterniser des noces ? Joie de l'amour humain parvenant à un accomplissement, joie des amis, joie de la fête, joie de voir le temps comme suspendu. Or voici que l'inimaginable se produit : les invités, ceux pour qui ces places étaient de longue date réservées, se dérobent. Pour des motifs semblables à ceux développés en S. Luc (14). Alors ce qui était impensable quoique prévisible devient effectif : la place des premiers appelés est donnée à d'autres, à ces boiteux et à ces estropiés qu'étaient les païens aux yeux des juifs. En affirmant cela Jésus sait qu'il pousse à bout ses interlocuteurs, pharisiens, chefs du peuple et grands prêtres. Il sait qu'il les choque profondément et dans ce qu'ils ont de plus précieux : leur relation à Dieu.

Pourquoi ? Parce que Jésus réaffirme haut et fort deux choses. D'abord que la religion est un don de Dieu fait aux hommes et qu'en conséquence l'homme ne peut être le maître mais seulement le serviteur. Et ensuite que provenant de l'initiative libre et gratuite de Dieu, l'homme ne peut en circonscrire les contours. Le don de Dieu est imprévisible. L'attitude de l'homme religieux doit être celle d'un cœur qui écoute, docile et comme liquide. Or à leur insu, les interlocuteurs de Jésus ont réédité le péché des origines : ils ont accaparé le don de Dieu. Ils se comportent en fait comme les propriétaires de la religion. Or de la révélation faite à Abraham, de la Loi octroyée à Moïse, on ne peut se dire propriétaire, tout au plus usufruitier. Dieu donne, l'homme reçoit, et l'homme n'est jamais à la hauteur ni du don ni de celui qui donne. « Quand vous couronnez nos mérites, vous couronnez vos propres dons » nous rappelle une préface de la messe.

Les interlocuteurs de Jésus ont oublié cela. Israël a oublié que sa religion est foncièrement inachevée et que cet inachèvement est sa raison d'être. Le banquet des noces est situé dans le futur et les sacrifices quotidiens du Temple ne peuvent rivaliser avec. Quand les prophètes s'avisent de le rappeler, ils sont mis à mort. Jésus est le dernier d'entre eux à élever la voix. Il sait quel sort l'attend. « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu » commente douloureusement S. Jean dans le prologue de son évangile. En se déclarant propriétaires du don les interlocuteurs de Jésus nient la logique du don. Or si l'on nie la possibilité du don, que se passe-t-il ? Soit l'on garde le même idéal mais quoi que l'on fasse on ne parvient pas à l'atteindre parce que cela excède nos forces. Soit de guerre lasse on se résigne et on révise ses objectifs à la baisse. Dans le premier cas, on devient héritier des pharisiens, dans le second celui des publicains. Dans un cas comme dans l'autre on échoue. Dans le premier cas dans la crispation et l'amertume, dans le second sombrant dans l'inauthenticité. Les interlocuteurs de Jésus se sont mis dans la situation de ne plus percevoir ce qu'est un don. Jésus, en annonçant qu'il est venu donner de sa vie pour que les hommes l'aient en plénitude, passe pour un fou ou pour un fourbe. Les noces royales revêtent un caractère tragique car le vin que l'on y boira aura un goût de sang. Le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle scellée

sur la croix.

Dieu a su faire tourner à notre avantage la défection massive des contemporains de Jésus car si « les dons de Dieu et son appel sont irrévocables », c'est cependant par la faute d'Israël que les païens ont accès au salut (Rm 11, 11). Comme ces estropiés et ces boiteux qui n'accèdent à la salle du banquet que parce que les autres ont refusé de s'y rendre. Bardés de leur propre justice, pharisiens et chefs du peuple, d'eux-mêmes, se retranchent du nombre des élus car ils prétendent ne pas avoir besoin du médecin. Seuls ceux qui se savent débiteurs, c'est-à-dire pécheurs, sont en mesure d'accueillir le don de Dieu. « Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs car ce ne sont pas les gens bien-portants qui ont besoin du médecin mais les malades » (Mt 9, 13, 12). Jésus appelle les hommes dans l'état où ils sont pour les transformer à son image.

Car la miséricorde de Dieu n'est pas permissive, elle est exigeante. Boiteux et estropiés sont certes invités au festin mais encore faut-il pour y participer qu'ils acceptent de passer le vêtement de fête. Ceux qui ne le portent pas – on ne dit même pas qu'ils l'ont refusé – sont jetés pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures. Si Jésus convainc de fausseté ceux qui prétendent être des justes, cela ne signifie pas qu'il canonise les médiocres. La Bonne Nouvelle consiste précisément en ceci que nous n'avons pas à nous procurer par nous-mêmes le vêtement : nous n'avons qu'à le recevoir. S. Thérèse de l'Enfant-Jésus a merveilleusement compris cette nouveauté de l'évangile : « Au soir de cette vie, écrit-elle dans son *Acte d'offrande*, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux me revêtir de votre propre justice, et recevoir de votre amour la possession éternelle de vous-même ».

Oui, Dieu nous comble bien au-delà de nos propres désirs puisqu'il se donne lui-même. Il faut réapprendre à tout attendre de lui. Il faut adhérer en profondeur à la logique du don sinon nous resterons à la porte du banquet des noces. Le temps de l'Eglise est pour tous les hommes le temps de la patience de Dieu. Dieu attend que nous renoncions à nous définir comme centre et mesure du monde. Il attend de nous que nous redécouvrions notre vraie identité dans la création : fils adoptifs du Roi, recevant tout notre être de celui que nous pouvons appeler en conséquence notre Père.